**Zeitschrift:** Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

**Herausgeber:** Schweizerische Philosophische Gesellschaft

**Band:** 50 (1991)

**Buchbesprechung:** Reconstruction ficitve et signification formelle : a propos du livre de Daniel Nicolet: Lire Wittgenstein

**Autor:** Hess, Gerald

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 09.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Studia Philosophica 50/91

GERALD HESS

# Reconstruction fictive et signification formelle

## A propos du livre de Daniel Nicolet: Lire Wittgenstein*

Il aura fallu quelques décennies pour voir surgir des tentatives propres à rétablir à sa juste place cette figure philosophique, marginale et radicale qu'est Wittgenstein. Dans cette perspective, saluons l'ouvrage de D. Nicolet, intitulé *Lire Wittgenstein*, dont le sous-titre n'est pas moins révélateur de la démarche de l'auteur: études pour une reconstruction fictive. Pour qui s'intéresse aux paysages étranges et déroutants que Wittgenstein cherche à dépeindre, le travail de Nicolet est assurément un guide précieux.

L'oeuvre de Wittgenstein apparaît d'emblée d'accès difficile. Et cela à plus d'un titre. D'abord, ce Viennois d'origine n'a guère publié de son vivant. Trois textes en tout et pour tout: le *Tractatus logico-philosophicus* (1922), un article sur la forme logique (1929) et un dictionnaire à usage scolaire, ouvrage qui n'a en soi rien de philosophique. Subsiste la somme considérable d'inédits – réflexions éparses – qui jalonnent une vie de l'esprit à la fois riche, puissante et tourmentée. Le terme de cet engagement intellectuel culmine avec les *Investigations philosophiques*, texte inachevé, paru peu de temps après la mort de Wittgenstein, en 1953.

Ensuite, sous la surface des textes inaboutis se dissimule la complexité des deux oeuvres les plus achevées, à savoir le *Tractatus* et les *Investigations*. Complexité quant aux liens entre l'un et l'autre texte; complexité aussi d'ordre formel et matériel. Le premier ouvrage déroute par le caractère lapidaire, dépouillé et souvent obscur des propositions. A la suite apparemment discontinue d'aphorismes se superpose une notation numérique dont le déchiffrement semble essentiel pour une juste compréhension du sens de l'ouvrage et de sa portée. La lecture des *Investigations* nous met en face d'un texte éclaté, parsemé de mille voix qui se répondent dans les nombreuses digressions de la pensée – geste visant à dépasser le miroir réfléchissant du langage. De manière analogue au *Tractatus*, cette écriture dispersée est indissociable du contenu philosophique de l'ouvrage.

Dès lors, le problème que pose l'interprétation de Wittgenstein est essentiellement celui de sa *lecture*. Ce n'est pas le moindre des mérites de l'ouvrage de Nicolet d'avoir saisi l'importance et l'enjeu de cette difficulté, d'avoir surtout ébauché une solution respectueuse de la prose wittgensteinienne. Dans la suite de cet exposé, je me propose d'une part de montrer dans quelle mesure Nicolet thématise conceptuellement le problème de l'écriture chez Wittgenstein. Nous verrons que la solution qu'il y apporte réside dans une approche *fictionnelle* de l'oeuvre. D'autre part, je souhaite dégager les diverses voies que l'auteur choisit dans sa reconstruction fictive. Il s'agira alors de relever surtout l'application, la *mise en oeuvre* du respect du caractère formel des textes de Wittgenstein.

* D. Nicolet: *Lire Wittgenstein. Etudes pour une construction fictive*, Paris: Aubier, 1989.

Si la forme de toute oeuvre philosophique véritable dépend de son contenu, ce dernier inversément manifeste quelque chose de celle-là. Qu'en est-il de Wittgenstein? – Cet auteur affirme l'immanence du sens au signe. Autrement dit, «... le lien du signifié et du signifiant est établi dans le langage, de manière interne – et non d'un point de vue externe, arbitraire, dont la philosophie pourrait s'emparer – lien immanent qu'aucune coupure philosophique ne peut interrompre, parce qu'elles le présupposent toutes» (p. 19). Cette pensée est déjà présente dans le *Tractatus* et résulte du concept de forme logique et de son caractère *sui generis*. Elle apparaît ensuite dans les *Investigations* entre autres dans les idées de jeux de langage et de signification comme usage du mot. Ces concepts témoignent, selon Nicolet, des deux attitudes que Wittgenstein adopte tour à tour relativement à la thèse de la préséance de la grammaticalité du langage sur sa dimension logique. Dans le *Tractatus*, «... le niveau prélogique du sens représentera pour la logique un ensemble de contraintes, obstacles ou limites à l'expression de la pensée, que celle-ci maîtrisera ensuite à l'aide de ses instruments universels et univoques» (p. 12). Dans les *Investigations* en revanche, «... la signification, et donc le langage comme tel, constituera un niveau de sens autonome et irréductible à la logique, qui devient elle-même une construction particulière sur ce sol plus originaire» (p. 13).

Quoi qu'il en soit, toute la difficulté consiste, pour Wittgenstein, à *exhiber* la relation interne qui unit le signe à son signifié. Car celle-ci ne peut faire l'objet d'une investigation théorique. Elle n'est pas une chose du monde dont on peut asserter qu'elle possède telle ou telle propriété. Le seul chemin possible reste celui de l'énonciation dans la parole ou l'écriture: c'est par le *dire* que Wittgenstein tente de *montrer* le lien du langage avec la réalité et la vie. Dans son premier livre, Wittgenstein conçoit cette forme du langage comme un *a priori* logique et universel. Dans les *Investigations*, «le rapport vivant du signe au monde ne peut être problématisé désormais que de *manière indirecte*, par une investigation sur les modes concrets et irréductiblement divers dont les termes du langage signifient, et non plus par une ‹théorie de la signification›» (p. 23).

On comprend par la suite les problèmes auxquels se trouve confronté le lecteur de Wittgenstein. La monstration propre aux textes de ce philosophe interdit autant «l'interprétation de la pensée de Wittgenstein dans les termes d'une autre philosophie» que «la reprise orthodoxe ou hérétique de cette pensée» (p. II). La première tentative ne rend tout simplement pas compte de ce que Wittgenstein a pensé. Et la seconde transpose nécessairement les réflexions du philosophe en énoncés théoriques à propos de tel ou tel objet. Or, nous l'avons vu, ce procédé va à l'encontre de la pensée de Wittgenstein, qui ne reconnaît pas la possibilité d'une *théorie philosophique*. Il existe toutefois une troisième solution: la reconstruction interne, celle dont le point de départ se situe *dans le texte même*. Mais alors la tentation est grande de projeter par excès de zèle en quelque sorte le schème choisi pour la reconstruction. De sorte que le lecteur en vient inévitablement à dénaturer l'espace de l'écriture au sein duquel la pensée philosophique prend forme. Peut-il échapper à cet abus du texte wittgensteinien? – Oui, selon Nicolet, à condition d'assumer «le caractère fictionnel de la reconstruction» (p. VIII). C'est eu égard aux significations formelles de l'oeuvre de Wittgenstein que Nicolet espère accéder «... à l'intelligibilité d'un discours qui, interrogeant la parole humaine sur sa possibilité la plus radicale, met aussi en question sa propre possibilité» (p. IX).

La considération pour l'écriture de Wittgenstein me semble prendre deux formes complémentaires chez Nicolet: l'une *explicite*, du style de *Tractatus* et des *Investigations*; l'autre *implicite*, qui transparaît tout au long de son cheminement vers le contenu philosophique de l'oeuvre. Je m'attarderai à suivre d'abord succintement la première ligne.

Nicolet formule le principe général de son analyse comme suit: «... nous plaçons le

discours wittgensteinien dans la perspective de son énonciation – de ses contraintes, de ses interdits – demandant à celle-ci de nous éclairer sur le sens de ce qui est énoncé» (p. 48).

Ainsi donc le style de Wittgenstein, selon Nicolet, n'est pas seulement un effet de surface. Il est plutôt de l'ordre de la réflexion, s'enracine dans les profondeurs de la pensée. Mais quelle est la portée de ce principe? – Pour Nicolet le texte doit être envisagé «comme texte» (p. 44). Il en surgit alors des significations diverses suivant par exemple le caractère fragmentaire des *Investigations*, son art de la juxtaposition, son emploi des métaphores ou la fictionnalité des locuteurs (pour le *Tractatus*, cf. pp. 53–56).

S'agissant de la forme dispersée, disséminée, Nicolet écrit: «... la loi énonciative des *Investigations* est celle de la *Dichtung*, de la composition poétique ou musicale opposée à la construction théorique. Cela signifie non seulement que la syntaxe est une libre création, mais encore qu'elle est fondée sur le refus – mieux, qu'elle est le refus en acte de tout encadrement de son écriture par une systématique plus générale» (p. 61).

De même l'antischématisme dont parle Nicolet est conforme à la diversité des usages de la langue, aux multiples façons pour le langage de signifier, à l'impossibilité de concevoir un moule rigide de la signification. Car dans ce dernier cas on substituerait à l'immanence du signe une relation externe entre ce dernier et le signifié (pp. 29 à 31).

Nicolet évoque également la pluralité des locuteurs imaginaires que Wittgenstein met en scène. Celle-ci permet l'humour, laisse transparaître les confusions philosophiques au sujet de la conception du langage, évite l'assimilation de propos à une «posture» théorique rapportée ensuite à tel ou tel auteur. Le discours, dit-il, est «... constamment problématisé, n'est plus simplement identifiable, pas plus que les informations de Wittgenstein sur les problèmes qu'il soulève ne sont, en général, relevables dans une «position». Quant au lecteur qui ne s'y reconnaît pas, aucune adhésion immédiate ne lui est demandée.» (p. 38) C'est ce que Nicolet appelle «l'instauration d'une polyphonie philosophique» (p. 39).

Enfin, Nicolet rend attentif à l'emploi *critique* de la métaphore. Ainsi souligne-t-il l'avertissement de Wittgenstein au sujet de l'image du signe comme outil: «Si nous voulons comparer le signe linguistique à un outil, aussitôt la métaphore s'emballe car son point d'application, la ressemblance, se révèle illusoire.» (p. 36) D'après Nicolet, Wittgenstein fait un emploi propédeutique de la métaphore, il la rétablit «... à sa juste dimension de comparaison didactique, inessentielle» (p. 37).

Ces préliminaires montrent bien l'étroite imbrication entre les éléments formels et le contenu philosophique de l'oeuvre de Wittgenstein. Ils légitiment ainsi une compréhension qui ne s'approprie pas indûment les significations pour en faire une théorie systématique sur des objets, à l'image de la science. Car cette étude préalable permet à Nicolet de prendre une distance suffisante par rapport à l'oeuvre pour préserver *l'intégrité du texte* wittgensteinien. Par ce biais, elle engage l'interprétation dans une écriture fictive qui restitue les pensées du philosophe dans un «espace» qu'elle *se donne*. Qu'en est-il de cet espace fictionnel? A travers le parcours de Nicolet, je vais tenter maintenant d'ébaucher quelques relais du discours qui sous-tendent cette sphère d'analyse fictive. En d'autres termes, je désire déployer les significations formelles qui garantissent l'écart fictionnel, évitant ainsi une éventuelle réduction de la philosophie de Wittgenstien à des éléments pseudo-théorique.

Nicolet me semble faire appel au moins à quatre éléments textuels. Le premier de ces éléments réside, à mon sens, dans l'intégration de fragments du texte wittgensteinien dans son propre discours. En voici un exemple: «Suspendant ainsi à sa manière la ‹thèse naturelle du monde› [on reconnaît ici le souci de Nicolet de rapprocher les préocuppations de Husserl de celles de Wittgenstein] Wittgenstein modifie corrélativement le concept de logique: ‹en logique, c'est la manière des signes essentiellement nécessaires qui s'énonce elle-même› (T. 6.124).» (p. 80)

Notons que ce n'est pas Nicolet lui-même qui définit le terme de «logique» mais la parole de Wittgenstein. Cette voix est cependant introduite dans la fiction du discours de Nicolet. Quelle est donc la signification de cette intégration? La citation de Wittgenstein insérée dans son propre discours permet à Nicolet de *mettre en scène* le contenu philosophique de l'aphorisme. S'instaure alors un jeu, un échange dans le discours auquel participe le lecteur. Ce jeu interdit d'emblée l'assimilation totale des significations que Wittgenstein donne à saisir. Mais dans le même temps, il fonde la légitimité et la liberté d'une *autre* parole: la fiction. Aussi esquive-t-il à la fois le mimétisme muet et le bavardage fallacieux. Dans ce mouvement dynamique de l'un à l'autre, les deux discours s'éclairent mutuellement. Ce qui conduit à une lecture amplifée du texte wittgensteinien où les significations surabondent par l'apport de celles que suggère l'*écriture* de Nicolet.

Ce premier aspect s'enrichit encore lorsqu'on le compare à une autre manière de citer Wittgenstein: «L'apparition des jeux fait suite, en effet, au refus de répondre «par des généralités» à la question «qu'est-ce que le signe?» – Et c'est là aussi la relance du discours [Nicolet fait suivre ensuite de manière décalée et sans guillemets la citation de Wittgenstein]: Mais la difficulté de nous en tenir à cette ligne de recherche vient de notre intense désir de généralisation. (CBl, p. 48)» (p. 106).

Dans ce passage Nicolet avance le terme de «généralité», notion que l'on retrouve ensuite dans la citation par le mot de «généralisation». Cette reprise est significative. Elle détermine une convergence, la recherche d'un point d'appui, la suspension momentanée du déroulement de la fiction. Le discours fictif de Nicolet prend pour ainsi dire le lecteur par la main et l'invite à saisir ce que Wittgenstein a lui-même écrit. Le texte wittgensteinien n'est plus inséré dans la fiction mais en constitue le point-limite: à la fois aboutissement et genèse de l'espace fictif. Par là Nicolet empêche le débordement fictionnel, soumet l'imaginaire à l'autorité d'une pensée originelle. Cette forme de citation décalée, isolée du reste, forme l'indice d'une *propédeutique* de l'écriture. La pensée de Nicolet se substitue provisoirement à celle de Wittgenstein pour mieux préparer le lecteur à celle-ci. Le surgissement du texte wittgensteinien assure alors le retrait de la présence de son interprète.

Si donc le premier type de citation maintient la fiction vivante, au point qu'il en forme la source, l'énergie productrice, le second type doit être vu comme une aire de repos où l'écriture de Wittgenstein et son contenu se livrent eux-mêmes.

Mais les ressources de la fiction ne se restreignent pas aux deux possibilités de la citation. Nicolet use aussi du dialogue, tel celui-ci: «Mais si l'attente (ou la proposition) peut être ‹satisfaite› par un élément externe, alors n'importe quel événement peut la satisfaire (ainsi un coup à l'estomac qui annule ma faim)! – ‹Mais non! Si j'attends Pierre, c'est la venue de Pierre qui me satisfait, et non n'importe quel événement! – Justement, ce qu'attend ton attente est établi *dans ta première proposition*›.» (p. 93; cf. également pp. 110, 123, 124, 167 sg.)

L'instauration de ce dialogue répond à ce que Nicolet caractérise comme la polyphonie du discours wittgensteinien. Soulignons d'abord que l'auteur ne reproduit pas un dialogue mais l'invente: il ne s'agit pas d'une simple imitation! Cela dit, en quoi cette forme discursive contribue-t-elle à la fiction? – Elle *met en scène* deux locuteurs fictifs. L'un et l'autre condui-

sent le lecteur à suivre *in vivo* l'objection et la réplique des locuteurs imaginaires. Dans cette situation dialogique, le lecteur *saisit immédiatement* ce qui, dans la monodie, nécessiterait un long et tortueux développement. Représentons-nous un instant le discours qu'il faudrait écrire pour susciter ce qu'évoque la dernière phrase citée! Mais il y a plus. Ce dialogue suggère aussi l'attitude du lecteur *à l'égard du texte de Wittgenstein*. A travers sa nouveauté, le lecteur de la fiction est placé dans des conditions similaires à celles du lecteur de Wittgenstein.

Je souhaite encore brièvement parler d'un quatrième élément formel. Il paraît lié lui aussi à l'espace de fiction: la déconstruction. Pour Nicolet, ce concept possède assurément un contenu «... à savoir la destruction des strates philosophiques recouvrant un sol non-philosophable – ...» (p. 14). En quoi relève-t-il de la forme du discours de Nicolet? – En tant que *fil conducteur* de la fiction. La déconstruction érige la passerelle idéelle entre le *Tractatus* et les *Investigations*. Car: «le *Tractatus* postule en effet davantage que la relation interne du signe et du signifié: leur *identité formelle*.» (p. 85)

Ce qui sépare le premier ouvrage du dernier concerne précisément pour l'un, le cadre logique, rigide, dans lequel se situe le monde; pour le second, la variété infinie des jeux de langage et des formes de vie. A l'aide du concept de déconstruction, Nicolet s'emploie à poser les jalons fictionnels qui lui permettent d'articuler l'un à l'autre les deux textes de Wittgenstein. Ainsi, partant de la «*distinction essentielle*» du chapitre II, le lecteur progresse pas à pas dans l'espace de fiction, découvrant à chaque étape de nouveaux paysages, pour terminer son voyage au lieu où il en perçoit la configuration d'ensemble: «*Synopsis*» (p. 138).

Beaucoup d'aspects du livre de Nicolet demeurent inexplorés, notamment la richesse métaphorique du texte que l'on pourrait rapprocher de celle de Wittgenstein. Il faudrait aussi engager une discussion critique sur la pertinence de l'emploi du concept de déconstruction. J'y renonce faute de place.

Au terme de cette réflexion, une dernière question vient à l'esprit: Nicolet réussit-t-il par ces quelques constructions formelles et sa propre analyse de l'écriture wittgensteinienne à reconstruire fictivement la philosophie de Wittgenstein? – Mais cette question a-t-elle encore un sens? Je répondrai: «Va et regarde par toi-même, car c'est de ta vie qu'il s'agit ... avec et dans le langage».